

Les patriotes

Philippe Roy

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, P. (1996). Les patriotes. *Moebius*, (68), 101–109.

Les patriotes

Philippe Roy

« Ma mère, je sais que certaines choses que je vais vous conter risquent de froisser dans toute leur froideur et leur cruauté votre éducation et vos valeurs anglaises. Mais si je vous ai écrit, c'est que je vous ai connue assez bonne pour comprendre les tourments et les tortures qui habitent un homme qu'on n'a pu rendre insensible à l'incompréhension qui marque notre époque et aux horreurs qu'elle laisse à l'histoire.

Ma mère, souvenez-vous, c'est mon habitude que de tout remettre en question. Vous m'avez vu cultiver mes émotions et mes illusions, et ma sensibilité. Tout cela me prédisposait au trouble qui allait m'affecter à partir de ce 23 novembre 1837. »

* * *

Louis-Philippe fumait tranquillement sa pipe. L'odeur de la fumée qui s'en dégageait était réconfortante à cause du froid de l'hiver.

La présence de l'autre individu, fût-il de langue anglaise, ne le dérangeait visiblement pas. Il était plutôt intrigué. Son invité paraissait mal, mais d'un mal qui s'attaque directement à l'âme. Le Canadien attribua ce chagrin au fait que, probablement, il avait dû quitter son pays. C'était la toute première explication qui lui était venue à l'esprit.

Comme son compagnon ne semblait pas vouloir lancer la conversation et que la soirée promettait d'être longue, le Canadien prit la parole.

« Comme ça, vous êtes irlandais ? »

— Hum ?... Oui ! Oui, c'est ça, je suis irlandais.

— Vous êtes de drôles de gens, les Irlandais. Il y a du monde qui ne vous aime pas beaucoup. Ils vous confondent avec les Anglais.

— Pourtant..., répondit son interlocuteur.

— Hé ! Hé ! Vous haïssez les Anglais presque autant que nous ! Il faut dire que vous avez de bonnes raisons. »

Le Canadien s'attendait sans doute à ce que son interlocuteur lui parle de sa haine personnelle contre les Anglais, mais l'Irlandais ne répondit rien. On aurait dit que les paroles du Canadien l'avaient replongé dans son mutisme.

On entendit un chien aboyer. Un homme frappa, et le Canadien ouvrit. Un autre homme entra.

« Joseph ! s'exclama le Canadien. Ça fait un bout de temps qu'on s'est vu ! »

— Oui, bien il était temps qu'on se voie ! Je commençais à m'ennuyer ! »

Le nouvel arrivant aperçut l'Irlandais, qu'il ne connaissait pas. La présence d'un étranger refroidit un peu son enthousiasme, sans pour autant lui faire perdre sa bonne humeur.

« Salut ! » fit-il avec un signe de tête.

« C'est un étranger, dit le Canadien. Un Irlandais. » Il était dans les habitudes de Louis-Philippe de présenter les gens, comme s'ils n'étaient pas là. Cette politesse singulière ne fut même pas remarquée par Joseph. Louis-Philippe continua : « C'est un Irlandais, mais il parle un bon français. »

La chose venait de le frapper. Même si les Irlandais qui arrivaient au Canada apprenaient assez vite la langue du peuple, rares étaient ceux d'entre eux qui la parlaient avec autant de facilité.

« C'en est même étonnant... » ajouta-t-il avec un ton étrange.

Le Canadien s'adressa à Joseph: «C'est un nouveau voisin, il s'est installé il y a deux ou trois mois, alors je l'ai invité pour que nous fassions connaissance. Nous parlions des Anglais quand tu es arrivé.

— Ah oui, les Anglais...»

Cette seule évocation avait suffi pour rompre la bonne humeur de Joseph et pour le plonger dans de noirs souvenirs. On sentait en lui la présence montante de la tristesse et d'une impuissante colère. Puis il redressa la tête, et dit avec fierté: «Est-ce que vous savez, monsieur, que Louis-Philippe et moi avons jadis combattu pour la libération du Canada de la domination britannique?»

Louis-Philippe retira sa pipe de sa bouche: elle était éteinte. Le souvenir que venait de ramener Joseph l'avait rempli de mélancolie. Il se rapprocha lentement du poêle, souleva un rond et jeta le tabac brûlé à l'intérieur. Il remit le rond en place, regarda un instant sa pipe, puis se retourna pour faire face à ses camarades.

La mélancolie avait encore grandi. Elle était lisible sur le visage à peine ridé du bonhomme.

«Tu te souviens de Saint-Denis, Joseph?»

— Aucun Canadien ne peut oublier ça.»

Un flot de souvenirs l'envahissait. Joseph ressentit le besoin de les rappeler à la mémoire. Il se tourna vers l'étranger.

«Monsieur, il faut qu'on vous raconte ça. C'était en mil huit cent trente-sept. En novembre mil huit cent trente-sept. Le... voyons... comment ai-je pu oublier ça? Une date importante comme ça... C'était le...

— J'ai oublié aussi, dit Louis-Philippe. Mais la date, ça n'a pas d'importance. Ce n'est rien à côté des faits.

— C'était le vingt-trois novembre mil huit cent trente-sept», dit l'Irlandais.

Son regard était étrangement fixe.

Les patriotes étaient très étonnés. La bataille qui les avait tellement marqués, avait-elle eu une telle renommée? C'en était à peine croyable.

«C'est bien ça, dit Louis-Philippe. Le vingt-trois novembre trente-sept...»

* * *

Gore pouvait être confiant. Avec la supériorité qu'il supposait avoir sur les plans du nombre, de la valeur et de l'armement de ses soldats, il ne pouvait pas manquer de revenir avec une victoire.

Le colonel Charles Gore, vétéran de la bataille de Waterloo, disposait en effet d'une force de quelque trois cents hommes, tous bien armés.

Ces soldats marchaient vers Saint-Denis, malgré leur mauvaise humeur et malgré le mauvais temps. Car la boue, le vent et la neige humide et mordante mangeaient le moral des hommes sur le temps et sur la distance.

Gore se félicitait néanmoins de n'être pas passé par le village de Saint-Ours, très sympathique aux « patriotes ». Cette manœuvre avait peut-être rallongé son chemin de cinq bons milles, mais elle lui laissait au moins la possibilité d'une attaque-surprise. Il savait que des préparatifs de guerre civile se faisaient déjà à Saint-Charles, et il n'osait trop espérer une victoire sans résistance.

Un homme arriva, venu de la route qui se traçait devant les militaires. Il portait l'uniforme des soldats du soixante-sixième régiment. Il paraissait essoufflé, mais cela ne semblait pas le ralentir. Il courut droit vers le colonel. Il s'arrêta devant lui et le salua. « Mon colonel, ils savent que nous arrivons, dit-il. J'ai vu qu'ils se préparaient. Ils ont construit des barricades et fortifié une grande maison au bord de la rivière.

— Un paysan a dû les prévenir, dit Gore. Combien sont-ils? »

* * *

« Nous étions un peu plus de cinq cents, dit Joseph. Ça faisait plus de Canadiens que d'Anglais, sauf que ceux d'entre nous qui avaient des fusils étaient rares.

— Nelson avait fait compter les fusils, ajouta Louis-Philippe. Il y en avait entre cent quinze et cent vingt, si je me souviens bien. Mais ça, c'était en comptant ceux qui ne pouvaient même plus tirer. »

* * *

« Ils sont à peu près autant que nous, mon colonel.

— Et comment sont-ils armés ?

— Des bâtons et des fourches. Je n'ai pas vu beaucoup de fusils, mais ils sont peut-être cachés à l'intérieur. Et ils ont un canon.»

Gore sursauta. «Un canon ? Était-il en bon état ?

— Je n'ai pas pu voir. Vous comprenez, mon colonel, avec cette neige...

— Et leurs chefs ? Avez-vous vu si Papineau et Nelson étaient là ?

— Je n'ai pas pu m'approcher, mon colonel. Et la neige cachait tout.

— C'est bien, Redshield. Regagnez vos rangs.»

Le soldat retrouva son régiment, et alla y rejoindre un homme. Il suivait un des canons du détachement anglais. Redshield lui mit la main sur l'épaule, car son compagnon était très absorbé. «Hé ! Bill !» William sortit de sa méditation.

«Tiens ! Tu es revenu ! Dis donc, qu'as-tu vu ?

— Ça risque d'être plus sérieux que ce qu'on nous avait dit. Ils sont drôlement préparés. Et avec ce crétin pour nous diriger...

— Oui, je te jure qu'on la connaît par cœur, la bataille de Waterloo ! Napoléon a dû être bien surpris de perdre.

— Mais ils n'ont pas l'air bien armés. Le pire qui pourrait nous arriver, ce serait qu'ils aient du renfort. J'ai dans l'idée que ce village ne contient pas tous les rebelles du Bas-Canada... Mais, à quoi pensais-tu, tout à l'heure ?

— Hum ?... Ah... Eh bien... je pensais à Élisabeth, comme d'habitude.

— Encore Élisabeth ! Elle doit être drôlement belle, ta dulcinée ! Il faudra que tu me la présentes ! » dit Redshield en riant.

Un ordre les fit s'arrêter. Gore criait ses instructions le plus fort qu'il le pouvait, mais le vent couvrait sa voix. Cependant, les officiers et les soldats de première ligne avaient compris. Les hommes de Gore commencèrent à se séparer en trois détachements. William releva la tête. Saint-Denis était en vue. À leur droite, le Richelieu, à leur gauche, la prairie enneigée, et devant eux, les cris des Canadiens qui

les attendaient avec leurs armes de fortune. Et William songeant à Éliisa, qui pensait peut-être à lui, qui sait...

* * *

L'étranger écoutait, immobile. Il n'était pourtant pas insensible au récit des Canadiens. Sa paupière vibrait à chaque mot, et à chaque mot la larme qui y perlait venait un peu plus près de tomber. Il fouilla les grandes poches de son manteau laineux.

« Les Anglais s'étaient placés pour accroître leur possibilité de tirer. Ils avaient installé leurs canons. Leurs tambours battaient. Mais ils étaient trop loin. Nelson nous interdisait de tirer. Ils ont rapproché leurs canons et ont commencé à marcher vers nous. Alors, ils ont tiré une salve, et tout le monde s'est abrité. Il y avait des trous dans les murs. C'est là que nous avons commencé à tirer nous aussi. »

Louis-Philippe écoutait les yeux fermés le récit de Joseph.

L'Irlandais avait en main un coffret de bois, ouvert. Il contenait des lettres cachetées, et un petit mouchoir. Un petit mouchoir de soie bleue, qui devait avoir dix ans.

* * *

« Feu ! » cria Gore. Le coup de canon partit. Le boulet suivit une remarquable trajectoire, et traversa le toit de la « forteresse ».

Le colonel, content de ce coup, partit rejoindre à cheval les opérateurs du canon suivant. Il faisait bien attention de se tenir le plus loin possible des tirs canadiens, car la mitraille pleuvait, presque aussi serrée que la neige. Il regarda un peu le canon. L'orientation semblait bonne.

Les trois canonniers s'activaient à charger l'arme. Le canon était prêt. Gore gardait le regard braqué sur la maison. « Attention, à mon commandement... » La mitraille pleuvait. « Feu ! »

Le coup ne partit pas. Gore répéta son ordre, mais rien ne se passa. Il regarda vers le canon. Les trois canonniers étaient morts.

L'officier criait. « Nous les aurons, ces chiens de paysans ! Tirez ! »

William et Redshield avaient marché sur la route avec leur détachement. Mais il était vite devenu évident qu'il fallait s'embusquer, car les balles tombaient. Les deux compagnons se trouvaient du côté gauche de la route, où les feux canadiens ne pouvaient les atteindre.

« À moins qu'ils ne quittent la barricade pour nous tirer dessus, dit Redshield, nous devrions être tranquilles ici. »

Redshield regardait derrière lui. Il pouvait voir la route, mais la barricade était cachée.

« Tu sais, continua-t-il, il est possible que tu sois appelé à jouer un rôle important, dans cette bataille.

— Comment ça? demanda William.

— Il n'y a pas grand monde dans le bataillon qui parle leur langue, tu sais...

— Il y en a plus que tu peux le penser, Red. Et de...

— Attention ! »

William regarda au bord de la route, à côté de l'invisible barricade. Redshield tira pendant que William empoignait son fusil encore chargé.

* * *

L'Irlandais était debout. Il marchait d'un pas qui laissait croire qu'il doutait atteindre vivant son but. Il avait toujours à la main le coffret et le mouchoir. Mais les Canadiens ne le voyaient même pas. Les trois hommes n'étaient plus rattachés au présent. Leurs cœurs, leurs corps et leurs esprits avaient maintenant rejoint le passé, les passés.

Rien n'aurait pu distraire Joseph de son récit. Louis-Philippe vibrait tellement qu'on aurait cru entendre sa chaise berçante en craquer. « Vers midi, un groupe de patriotes, qui n'était pas dans la maison Saint-Germain, a fait une imprudence. Je ne me souviens plus de ce que c'était. En tout cas, ils ne savaient pas qu'ils s'exposaient dangereusement. Alors Nelson a envoyé Perrault (Charles-Ovide Perrault, un bon député patriote) de l'autre côté de la rue, pour les prévenir. Ça fait que Perrault est parti, le fusil à la

main. À un certain moment, il s'est arrêté pour abattre un ennemi. Il a tiré un coup, mais il a reçu une balle dans le pied...»

L'étranger s'était arrêté. La sueur qui coulait sur lui était plus froide que le givre sur la fenêtre.

«... et une autre dans le ventre.»

* * *

Redshield gisait à côté de lui. Le fusil qui l'avait touché avait été chargé à la mitraille. Il avait reçu un projectile dans l'œil, un autre à travers la joue et un troisième dans le nez. L'expression de son visage n'indiquait aucune souffrance. Seulement l'inquiétude, peut-être de voir William abattu. Et William le regardait. Sans doute le meilleur ami qu'il aura eu au cours de sa vie entière. Leurs fusils, maintenant déchargés tous les deux, n'avaient servi à rien.

Dans la maison, un Canadien cria. Il fut le seul Anglais à le comprendre. Il disait: «On va les avoir, les maudits chiens d'Anglais!»

* * *

« L'histoire, ma mère, a fait couler plus de sang que l'humanité ne peut verser de larmes. Qu'est-ce que combattre pour la patrie ? Et qu'est-ce que la bravoure ? Qu'est-ce que tout cela a de grand et de beau si l'issue doit en être le meurtre ? »

* * *

Le sang de Redshield coulait depuis une éternité, comme s'il avait contenu les espoirs, les souvenirs et la force vitale de deux individus; oui, de deux individus.

Les Canadiens criaient de joie: il leur était venu du renfort. Gore cria l'ordre de retraite. Il n'aurait pas cette fois la victoire attendue.

Alors que les autres soldats fuyaient, William les regardait sans bouger, comme autant d'étrangers. Puis, il abandonna là le cadavre de son ami. Et au milieu d'un

bataillon d'hommes de sa race, il se rendit compte qu'il était seul.

* * *

« J'ai tué. J'ai fait ce que, chez les hommes, on appelle le "devoir". Pour ma patrie, j'ai marché au pas sur mes aspirations les plus profondes et sur mon propre bonheur. J'ai ainsi vendu mon âme tout aussi sûrement que si je l'avais cédée au diable. Serai-je un jour à nouveau digne de regarder le soleil ?

Mère, dites à Éliisa que je l'aime. Elle restera sans doute à jamais en mon esprit l'être le plus parfait que Dieu ait mis sur terre, et en mon cœur l'être le plus aimé. J'ai perdu l'illusion qui me faisait croire plus qu'un autre digne d'elle. »

* * *

L'Irlandais atteignit le poêle, enfin. Il souleva un rond, et jeta dans la flamme amicale et brûlante le mouchoir et le coffret.

« Nous étions heureux, monsieur, comme il est impossible de le dire, continua Joseph. Nous avons plus que jamais la conviction qu'il fallait que notre libération vienne...

— Et elle n'est pas venue », dit Louis-Philippe.

L'étranger n'entendait plus que le crépitement du feu. La solitude l'enserrait, l'enfermait.

Les deux patriotes recommençaient à respirer. Joseph, d'une façon lente et lasse, dit : « Non. » Le grincement de la chaise reprit. Les deux amis avaient le regard bas.

« Moi aussi, j'y étais », dit l'étranger.

Les patriotes le regardèrent.

« J'étais aussi de cette bataille. »

Le silence tomba comme la tête d'un homme.